Document généré le 13 juil. 2025 16:47

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

La géographie du Nord dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer : de la réalité à l'imaginaire

André Fauchon

Volume 29, numéro 2, 2017

Territoire, langue et identité : présences nordiques dans l'Ouest canadien

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042265ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042265ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fauchon, A. (2017). La géographie du Nord dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer : de la réalité à l'imaginaire. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *29*(2), 361–379. https://doi.org/10.7202/1042265ar

Résumé de l'article

Le Nord est très présent dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer, notamment dans son «épopée canadienne». Mais de quel Nord s'agit-il, puisque le Nord, c'est un très vaste espace, mal délimité, aux frontières changeantes? Le Nord correspond notamment à des rigueurs du climat et du paysage, à de grands espaces inoccupés, à la nature sauvage, à un grand silence blanc… Chez Constantin-Weyer, l'action se déroule-t-elle vraiment dans le Nord? L'auteur y a-t-il transposé son expérience du Nord ou est-ce le fruit de son imaginaire et de ses nombreuses lectures? Constantin-Weyer a vécu au Canada, dans la région de Saint-Claude (Manitoba), de 1903 à 1914. On peut sans aucun doute affirmer que Constantin-Weyer n'a pas du tout voyagé dans les espaces de son oeuvre de fiction, malgré toute la légende qui l'entoure dans les milieux littéraires en France, mais il a fait entrer l'Ouest et le Nord canadiens dans la littérature d'expression française.

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 29, nº 2, 2017, p. 361-379

La géographie du Nord dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer: de la réalité à l'imaginaire*

André FAUCHON, professeur émérite
Université de Saint-Boniface

«Lorsqu'après mon service militaire, je suis parti pour le Canada, j'ai probablement fait une sottise, mais sous certains rapports cette sottise m'a été profitable.»
Maurice CONSTANTIN-WEYER[1]

RÉSUMÉ

Le Nord est très présent dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer, notamment dans son «épopée canadienne». Mais de quel Nord s'agit-il, puisque le Nord, c'est un très vaste espace, mal délimité, aux frontières changeantes? Le Nord correspond notamment à des rigueurs du climat et du paysage, à de grands espaces inoccupés, à la nature sauvage, à un grand silence blanc… Chez Constantin-Weyer, l'action se déroule-t-elle vraiment dans le Nord? L'auteur y a-t-il transposé son expérience du Nord ou est-ce le fruit de son imaginaire et de ses nombreuses lectures? Constantin-Weyer a vécu au Canada, dans la région de Saint-Claude (Manitoba), de 1903 à 1914. On peut sans aucun doute affirmer que Constantin-Weyer n'a pas du tout voyagé dans les espaces de son œuvre de fiction, malgré toute la légende qui l'entoure dans les milieux littéraires en France, mais il a fait entrer l'Ouest et le Nord canadiens dans la littérature d'expression française.

* Version remaniée d'une communication présentée dans la session «Direction Nord: présence du Nord dans l'imaginaire et la langue de l'Ouest canadien» au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIÉF) qui a eu lieu à l'Université de Saint-Boniface en juin 2015.

ABSTRACT

The North is a prominent feature in the writing of Maurice Constantin-Weyer, particularly in his "Canadian epic." And yet, as a vast, ill-defined area of changing boundaries, which North is being referred to? The North is associated above all with the harshness of the climate and the landscape, with large unoccupied spaces, as well as the untamed environment and an imposing white silence… Are the settings of Constantin-Weyer's works really in the North? Did he really represent his experiences of the North or were they the fruit of his imagination and his numerous readings? It can be stated with certainty that Constantin-Weyer did not travel in the spaces depicted in his fiction, despite the legends surrounding his name within French literary circles, though he did introduce the Canadian West and North into French language literature.

Le Nord est très présent dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer[2], notamment dans son «épopée canadienne»[3]. Mais de quel Nord s'agit-il, puisque le Nord, c'est un très vaste espace, souvent assez mal délimité, aux frontières changeantes? Le Nord correspond sans nul doute à des rigueurs du climat et du paysage, à de grands espaces, à la nature sauvage, à un «grand silence blanc», pour emprunter le titre d'un célèbre roman (Rouquette, 1921)... Chez Constantin-Weyer, l'action se déroule-t-elle vraiment dans le Nord? L'auteur y a-t-il transposé son expérience du Nord ou est-ce le fruit de son imaginaire et de ses nombreuses lectures? Constantin-Weyer a vécu au Canada, dans la région de Saint-Claude (Manitoba), de 1903 à 1914: il a été propriétaire terrien, s'est marié et a fondé une famille (Motut, 1982; Fauchon, 1988, 1989). D'après les nombreuses indications, on peut sans aucun doute affirmer que Constantin-Weyer n'a pas du tout voyagé dans les espaces de son œuvre de fiction, malgré toute la légende véhiculée dans les milieux littéraires en France, légende d'ailleurs entretenue par l'auteur lui-même.

1. Quelques éléments biographiques

Maurice Constantin est né le 24 avril 1881 à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), dans une grande maison qui appartenait à la famille maternelle. Sa mère, Amélie Bompard, était la fille

Maurice et ses sœurs Marie-Laure et Marguerite et son frère Marcel quelque part en Provence (vers 1897)

[Collection Constantin-Weyer 01.1.11 – Service des archives de l'USB]

du pharmacien du village et la petite-fille du maire de Metz. Son père, Alphonse Constantin, originaire du Vaucluse, était officier dans l'Armée française. Blessé au cours de la Guerre franco-prussienne (1870-1871), il se rend à Bourbonne-les-Bains pour se faire soigner; il quitte ensuite l'armée en raison de ses problèmes de santé pour devenir percepteur, puis directeur du journal *L'Avenir* à Langres.

Maurice Constantin, ses sœurs Marie-Laure et Marguerite (Daisy), et son frère Marcel connaissent une enfance relativement privilégiée dans un environnement bourgeois. Au début, l'éducation se fait à la maison, avec une institutrice allemande et une institutrice anglaise. En 1889, Maurice Constantin est inscrit au Collège Stanislas à Paris et, l'année suivante, au Petit Séminaire de Langres. En 1895, la famille Constantin déménage en Provence. C'est d'ailleurs là qu'il va rencontrer l'entomologiste Jean-Henri Fabre, qui aura une influence considérable sur sa pensée écologiste. Il poursuit ses études au collège Saint-Joseph d'Avignon, où il obtient son baccalauréat en 1897. Quelques mois auparavant, son père avait succombé à ses blessures de guerre. En 1898, la famille Constantin déménage à Paris. Maurice Constantin va alors fréquenter la Faculté des sciences de la Sorbonne. Au cours de ce séjour parisien, il aura l'occasion de faire la connaissance de plusieurs personnalités du monde des lettres et des arts.

En 1901, Maurice Constantin effectue son service militaire à Toul[4]. Il rencontre un sergent ayant vécu au Canada, qui lui en vante les mérites. Maurice Constantin s'y intéresse et planifie même son départ au Canada, après son service militaire.

> Pour ce qui est du Canada, je mûris mon projet qui m'apparaît de plus en plus sous un jour favorable, sans toutefois que je m'en dissimule les inconvénients, ni le labeur. La Colombie Britannique que j'ai choisie de préférence à toute autre à cause de son climat et des moyens de transport est un pays où la richesse proviendra dans trois ou quatre ans des mines d'or et d'argent qu'on arrivera à découvrir de partout. Aussi l'affolement général fait que beaucoup de gens vendront d'une façon avantageuse pour l'acquéreur les terres de plaines où il n'y a que des pâturages pour essayer de s'enrichir comme au Klondyke. Mais alors ce sont les éleveurs qui auront tous les avantages, en continuant à vendre le bétail en gros à Montréal, Vancouver ou Chicago, et en plus le superflu

> sera facilement écoulé par les travailleurs des mines. J'ai beaucoup étudié déjà et je vais étudier davantage encore. D'ailleurs la première saison, je me placerai comme contre-maître pendant un été pour apprendre le métier, puis je chercherai selon mes moyens un établissement en exploitation du gouvernement canadien et je travaillerai. Ne t'inquiète donc pas du côté des difficultés normales[5].

Arrivé au Canada après son service militaire, Maurice Constantin-Weyer aurait fait, dit-on, tous les métiers: cowboy, trappeur, chasseur, fermier, commerçant de chevaux, agent des terres, commis de magasin... et même journaliste, selon les entrevues qu'il a accordées à la suite de l'obtention du prix Goncourt en 1928 (Larbaud, 1928; Lefèbre, 1928; Mille, 1928); ces informations ont été reprises par Roger Motut (1982). Il faut ajouter qu'au cours de son séjour dans l'Ouest canadien, il a bien observé le pays, sa nature, ses paysages et ses habitants.

Avec l'entrée en guerre de la France en 1914, il est retourné dans son pays d'origine pour aller le défendre, comme beaucoup de ses compatriotes venus s'établir dans l'Ouest canadien. Trop blessé, il n'est pas revenu au Canada, contrairement à la légende (Mille, 1928), et même à ce qu'il a écrit (Constantin-Weyer, 1924b). Après la guerre, il exerce plusieurs métiers: journaliste et rédacteur en chef de journaux, traducteur, professeur, peintre à ses heures et surtout romancier et essayiste. Et le prix Goncourt 1928, attribué à *Un homme se penche sur son passé*, va bouleverser sa vie et sa carrière littéraire.

C'est un homme d'une vaste culture, qui a fait des études classiques et scientifiques. Dans son œuvre, il a abordé des thèmes très variés, tels que le Manitoba et l'Ouest canadien, la guerre, la nature, la chasse, la pêche, le théâtre, la gastronomie, les voyages, l'histoire...

> M. Constantin-Weyer n'a pas toujours été écrivain, mais il possède une solide culture littéraire et sait faire un livre [...] (Parvillez, 1929, p. 335)
> Il fut un homme d'une culture immense, un observateur subtil, à l'imagination prodigieuse mais clairvoyante, sachant apprécier les leçons de la Nature, comprenant l'effort qu'elle fait et l'effort qu'il faut pour la survivance de l'Homme (Cony, 1973, p. 28).

Son enfance en Haute-Marne, son adolescence en Provence, sa rencontre avec l'entomologiste Jean-Henri Fabre,

ses études scientifiques à Paris et son séjour au Canada l'ont profondément marqué. Même s'il dit avoir quitté le Canada sans aucun regret, son passage au Manitoba et dans l'Ouest canadien est souvent revenu hanter ses souvenirs:

> Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne verrai jamais plus. La piste aux ornières profondes ondule comme un gigantesque serpent à travers le bois... Elle s'accroche à chaque détour aux souches qui vous brisent un essieu comme un fétu de paille, elle s'en sépare à regret pour traverser de petites clairières, où des fondrières traîtresses se tapissent sournoisement sous de hautes herbes.
> ... Parfois, le long de ce chemin, un étang mire la cime des arbres... Il doit y avoir des canards qui s'envolent après avoir crié leur coin-coin avertisseur, et fait clapoter l'eau en la fouettant de leurs ailes... Il y a aussi un brouillard de moustiques... La forêt a dû reprendre ce que je lui avais gagné.
> Il doit y avoir des arbres jeunes et pleins d'illusions... Et puis, dans l'ombre, une maison morte (Constantin-Weyer, 1924a, p. 134).

Le Canada est en quelque sorte un *leitmotiv* à travers son œuvre considérable d'écrivain et de peintre: c'est ce qu'a souligné Liliane Rodriguez en préfaçant le recueil *Avec plus ou moins de rire*:

> Ce qui fait la particularité de cette voix [celle de l'écrivain] (toutes les qualités stylistiques qui lui sont propres), c'est la force de sa principale source d'inspiration: le Canada. Maurice Constantin-Weyer se doutait-il quand il s'engagea dans la Première Guerre mondiale, que les années qu'il venait de passer au Canada, il allait les revivre, plus d'une fois, par l'écriture? Il n'eut pas à retourner dans la Prairie de ses trente ans, il sut très bien lui redonner vie à distance: distance spatiale, mais surtout distance de l'art, qui ne s'éloigne de son objet que pour mieux en percer la nature, et s'en approcher. Il fit du Canada le lieu, le cadre ou la matière de ses grands romans et de maints autres récits (Rodriguez, 1986, p. iv).

2. Le Nord

L'image que l'on se faisait du Nord, image qui perdure encore de nos jours, est bien présente dans l'œuvre de Constantin-Weyer. En voici trois extraits assez représentatifs du Nord de Constantin-Weyer:

Maurice Constantin devant sa maison à Saint-Claude (vers 1909)
[Collection Constantin-Weyer 01.2.10 – Service des archives de l'USB]

> Puis le vent se levait, le vent terrible, aiguisé sur les aiguilles de glace des banquises, là-haut, sur l'Océan glacial ou sur les lacs désertiques du nord, tranchant jusqu'à écorcher la peau sous les fourrures (Constantin-Weyer, 1921, p. 158).

> [...] J'avais traversé sur la neige et sur la glace des lacs géants, dont le froid avait tué jusqu'à leur personnalité de lac, si bien que dans cette mort, ils étaient pareils à des plaines; j'avais suivi le cours sinueux de fleuves et de rivières, dociles à obéir aux caprices de la double haie indifférente et policière de coteaux boisés, poussant ma pointe vers le "Grand Nord", puis revenant vers le Sud. Et, entre temps, j'avais erré maladroitement quelques jours, dans ces "terres de silence" où rien ne pousse, où la neige, mouvante sous un vent perpétuel, vous harcèle de ses poussières aiguës; la nudité y confine au tragique, et rien ne dépasse en horreur ce détail: *il n'y a rien à y manger!* (Constantin-Weyer, 1927a, p. 97-98).

> L'hiver s'était abattu sur nous. Les bourrasques d'octobre avaient enseveli le Nord sous un blanc manteau de neige. Les lacs et les étangs étaient emprisonnés sous une couche épaisse, des rafales battaient la falaise à grands coups rageurs et jetaient au rivage de monstrueux crachats d'écume. L'horrible blancheur des ice-floes arrachés au pack nous menaçaient déjà de l'embâcle prochain. De jour en jour la nuit allongeait sa lourde emprise (Constantin-Weyer, 1934, p. 53-54).

Il faut sans doute se placer dans le contexte de l'entre-deux-guerres en France ou en Europe: le Nord, c'est le froid, la neige, un climat rigoureux, de grands espaces, des territoires vides, des *Barren Grounds*. Ce n'est sans doute pas très loin de la perception du Nord que l'on se fait encore aujourd'hui, ici même au Canada ou ailleurs.

Comme l'a écrit Gérard Fabre,

> [...] La thématique du Nord est à la source de ["l'épopée canadienne" de Constantin-Weyer]. Pour la première fois en France dans l'œuvre générale d'un auteur, elle revêt un caractère systématique. Les provinces de l'Ouest canadien et les montagnes Rocheuses y sont présentées comme nordiques, avec des traits accusés qui constituent autant d'éléments générateurs d'aventure et de fiction [...] (Fabre, 2008, p. 39-40).

Évidemment, le Nord peut avoir plusieurs significations. Tous les points du globe ont un nord, sauf un endroit, le pôle Nord lui-même. Ainsi utilise-t-on le mot «nord» à travers le monde dans divers contextes: à titre d'exemples, l'Afrique du Nord, l'*Italia del nord* (Italie), le *North Island* (Nouvelle-Zélande), le *Norddeutschland* (Allemagne), le *Northern Territory* (Australie)...

Comme l'a montré le géographe Louis-Edmond Hamelin, la définition du Nord est changeante à travers le temps, Avec son indice VAPO (valeurs polaires), qu'il a développé et qui quantifie et précise la nordicité, les conditions nordiques deviennent moins pénibles à mesure que l'on avance dans le temps, la frontière méridionale du Nord se déplaçant plus au nord (Hamelin, 1968, 1975, 1977). Prenons l'exemple des Laurentides au nord de Montréal qui ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient au XIX^{e} siècle, à l'époque des «Pays d'en haut». En outre, le Nord au temps de Constantin-Weyer et celui d'aujourd'hui diffèrent quelque peu avec les développements des transports, des communications, de l'économie et surtout de la technologie. Au fil du temps, chacun s'est forgé, se forge une image du Nord, et cette image est d'ailleurs très souvent négative.

Mais quelle est la définition du Nord de Constantin-Weyer? Parfois, ses propos sur ses activités sont quelque peu ambigus. Dans une entrevue, n'a-t-il pas déclaré:

> Vers 1912, ayant ramassé un peu d'argent, j'ai fondé un "ranch" de chevaux et de bêtes à cornes dans le nord du Manitoba. Ce fut une époque de prospérité, de vie large et facile. J'avais des livres, de bons chevaux de selle, du gibier et du poisson en abondance, enfin une magnifique santé... (Lefèvre, 1928, p. 1)

D'après nos recherches (Fauchon, 1988), Constantin-Weyer n'est plus propriétaire terrien en 1912. Et les terrains agricoles qu'il possédait jusqu'à cette date se situaient dans la région de Saint-Claude, à quelque 75 kilomètres de la frontière canado-américaine (49e parallèle). À Saint-Claude, est-on vraiment dans le Nord? À l'époque, Saint-Claude est peut-être à l'autre bout du monde pour les lecteurs français, mais ce n'est pas du tout un environnement nordique, et ce, même au début du XXe siècle...

3. Le séjour au Canada

Les premiers mois sont quelque peu nébuleux. Maurice Constantin et son futur beau-frère, Raoul de Villario, arrivent à Saint-Claude en 1903. Leur présence est d'ailleurs attestée dans les registres de la paroisse (Marchand-Bazin, 1992, p. 53)[6]. Pour des raisons inconnues, ils retournent en France en 1904[7] pour revenir au Canada à l'été de la même année. Ce second voyage vers le Canada est beaucoup mieux documenté (Motut, 1982; Fauchon, 1988, 1989, 2013).

En 1906, Constantin et Villario achètent 640 acres de terres agricoles au sud-est de Saint-Claude. Les hypothèques sont importantes, les revenus sont malheureusement insuffisants, et les déboires agricoles s'accumulent. Il est bien évident que l'on ne s'improvise pas fermier.

> Ils [mon frère et mon mari] ignoraient tout de l'agriculture. Bien conseillés, ils se seraient placés pour une année chez un bon fermier indigène, et ils auraient fait ainsi l'apprentissage de leur dur métier, ce domaine alors, n'eut pas été pour eux une trop grosse entreprise. Mais ils n'avaient aucune expérience; il [*sic*] durent faire appel à celle des autres, et cela fut si dispendieux qu'en moins de deux ans ils furent, en même temps que nous, complètement ruinés (Constantin-Fortin, 1940, p. 23-24).

Pour essayer de sauver les meubles: Constantin et Villario vendent d'abord 320 acres en 1908; puis, la même année,

Constantin, à la suite d'un désaccord avec son beau-frère, lui cède sa part sur le reste des terres et va acheter, au nord de Saint-Claude, un terrain de 240 acres.

> En 1909, établi au sud d'une corne de bois, au nord d'une prairie vierge encore, j'avais à peine pu cerner de trois raies de charrue une petite maison de planches, et une écurie en tronc d'arbres grossièrement équarris, que j'avais construites de mes mains. J'y habitais avec ma mère; mon cheptel fraîchement reconstitué [...] se composait de deux chevaux et d'une demi-douzaine de bêtes à cornes [...] (Constantin-Weyer, 1924a, p. 47)

Avec sa nouvelle ferme, Maurice Constantin n'a toujours pas la tête d'un fermier. Il préfère la chasse, la pêche, l'aventure, la lecture... Cependant, il est difficile de préciser à quel moment il aurait voyagé dans l'Ouest canadien et dans le Grand Nord. Nous le répétons ici: ne dit-on pas qu'il fut tour à tour cowboy, trappeur, chasseur, fermier, commerçant de chevaux, agent des terres, commis de magasin...? Il ne fut pas le seul à échouer en tant que fermier; des dizaines d'autres ont échoué, attirés par une publicité trompeuse du gouvernement canadien qui vantait les mérites du pays, où le lait et le miel coulaient dans les rues (Jarre, 1987).

Les volontaires de Saint-Claude avant le départ pour la guerre (1914)
[Collection Constantin-Weyer 01.3.01 – Service des archives de l'USB]

> [...] Tous ceux qui ont pris des "homesteads" dans la partie boisée de l'Ouest canadien vers les années 1900 ont été obligés, pour la plupart, de traverser des moments très difficiles et, sans la chasse ou la pêche, ils n'auraient pas pu manger. Il n'était pas donné à tous non plus de réussir comme colons (Motut, 1982, p. 119).

En 1911 et en 1912, Maurice Constantin vend à nouveau ses terres et déménage avec sa famille à Morris, où il sera commis de magasin; il déménage ensuite avec sa famille à Portage-la-Prairie pour travailler dans une équipe d'arpenteurs; et quelques mois plus tard, on le retrouve agent des terres à Hudson Bay Junction (Saskatchewan) (Motut, 1982).

On peut dire que le séjour des Constantin au Manitoba n'a pas été des plus heureux, un séjour très souvent perturbé par divers incidents et événements: l'altercation avec le curé de Saint-Claude, la légèreté de Daisy (Marguerite), l'opinion très libérale des Constantin et leur morale (Motut, 1982; Fauchon, 1989). De plus, les gens de Saint-Claude reprochaient à Maurice Constantin sa paresse: ils ne pouvaient pas accepter le fait qu'il avait une bibliothèque et qu'il passait son temps à lire et à flâner[8].

> Si Constantin-Weyer n'a pas réussi comme colon, il ne faut pas attribuer cela à un manque de courage [...] à la paresse. Si tel avait été le cas, l'Ouest canadien aurait été peuplé de paresseux car les statistiques démontrent que la moitié des gens qui sont venus s'établir sur des terres comme colons pendant ces premières années ont dû abandonner leurs projets pour faire autre chose (Motut, 1982, p. 30).

La guerre éclate en Europe et plusieurs Français de l'Ouest canadien rentrent dans leur pays. Constantin fait partie des volontaires et quitte Saint-Claude, le Manitoba et le Canada, en août 1914, avec peu de regrets!

> Après onze années d'exil, de labeurs, de luttes sur une terre étrangère, au milieu d'une nature hostile, ces mots [honneur et patrie] que je croyais oubliés surgirent du fond de ma mémoire, et m'imposèrent leur présence (Constantin-Weyer, 1924a, p. 127).
> Ces forêts profondes, presque muettes [...] ces prairies vallonnées que défonce la charrue à vapeur, ces villes de l'ouest poussées en quelques années, et qu'emplit de sa rumeur la fièvre des businessmen, je leur dis un adieu qui

> m'étonna par le peu d'émotion que j'y mis (Constantin-Weyer, 1924a, p. 130).

Sa mère, Amélie Constantin-Bompard, et sa sœur, Marguerite de Villario, rentrent en France après la guerre avec les enfants Marcelle et René. Mais son épouse, Dina Proulx, reste au Manitoba; elle avait déjà refait sa vie (Fauchon, 2013). En allant défendre sa patrie, Maurice Constantin abandonnait temporairement les siens tout en espérant revenir auprès d'eux; toutefois, la guerre et le destin en ont décidé autrement.

> Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne reverrai jamais plus [...]
> Il doit y avoir des arbres jeunes et pleins d'illusions... Et puis, dans l'ombre, une maison morte (Constantin-Weyer, 1924a, p. 134).

4. La réputation de Constantin-Weyer en France

À partir de la parution de son premier roman, Vers l'Ouest (1921), qui sera suivi de plusieurs autres ayant pour thème l'Ouest canadien et le Grand Nord, une légende semble s'installer en France, dans les milieux journalistiques et littéraires, autour de Constantin-Weyer. On prépare bien le terrain, et cette légende aboutira au prix Goncourt 1928.

> D'ailleurs, il [Constantin-Weyer] n'y passa pas les douze années que dura son séjour en Amérique: le Manitoba fut son port d'attache, son quartier général, mais ses courses s'étendirent du Cercle polaire au Mexique. Et l'élevage, l'agriculture, la colonisation et l'exploration ne l'éloignèrent pas des Lettres. Il acquit une culture littéraire anglaise fort étendue, et il donna, à des journaux franco-canadiens, des chroniques qui furent pour lui, à son insu, la préparation de ses ouvrages futurs. La guerre le ramena en Europe, riche de tout ce butin d'expériences et de lectures (Larbaud, 1928, p. 1).

> [...] Cependant, une fois sur le nouveau continent, il fait tous les métiers. Par sa résistance physique, son sens et son goût de la vie physique, il égale les métis franco-canadiens les plus endurcis. Il est trappeur, chasseur de fourrures dans les "terres de silence", les solitudes neigeuses de l'extrême-nord. Puis il se fait éleveur. Il arrive à posséder un grand troupeau de bœufs et de chevaux (Mille, 1928, p. 7).

L'auteur lui-même y participe, en rajoute, dans une entrevue avec Frédéric Lefèvre, même si cela n'est pas tout à fait vrai!

> À peine arrivé là-bas, j'entrai en contact avec la vie de façon plutôt rude. Tour à tour, fermier et même bûcheron, puis trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion pour présenter sous forme de reportage dans les journaux anglais de là-bas, mes multiples expériences... (Lefèvre, 1928, p. 1)

Quant aux chroniques qu'il aurait écrites pour des journaux franco-canadiens (Larbaud, 1928) et à ses reportages dans les journaux anglais (Lefèbre, 1928), il n'en existe, pour le moment, aucune trace (Motut, 1982), à moins que Constantin-Weyer ait signé ses articles avec un pseudonyme!

Séance de signature dans une librairie parisienne (vers 1928)
[Collection Constantin-Weyer 01.6.12 – Service des archives de l'USB

À notre avis, il ne faut donc pas prendre à la lettre tout ce que Constantin-Weyer a écrit dans son œuvre. Plusieurs détracteurs canadiens – critiques, journalistes, gens de Saint-Claude... –, qui ne semblent pas faire la différence entre la fiction et la réalité, le lui ont rappelé violemment et même méchamment[9]. Et Constantin-Weyer répond sans aucun doute à ses détracteurs lorsqu'il mentionne le «moi» haïssable, en 1932, dans *Source de joie*:

> Je sais, aussi bien que personne, combien le "moi" est haïssable. Les autres nous sont moins indulgents que nous ne le sommes à nous-mêmes. Ils se laissent pourtant désarmer par ce stratagème bien naïf qui consiste à prêter à un héros de roman les propres paroles que l'on a envie de prononcer. Cette petite ruse trompe le lecteur et, parfois, le critique. Et, pourtant, s'il m'arrive souvent de faire usage de la première personne, soit dans le roman, soit dans cette forme d'essais qui n'est au fond qu'un déguisement du roman lyrique, ce n'est nullement par désir de me mettre en scène. Mais je peins mal sans modèle. Et personne ne dispose d'un modèle plus complaisant que soi-même [...] Dans *Manitoba*, dans *Clairière*, je délimitais simplement autour d'un *moi* complaisant à ma curiosité quelques horizons ou, si vous le voulez, quelques frontières de l'homme. Qu'importe, alors, si le modèle me ressemble ou ne me ressemble pas! À plus forte raison, dans ces pages où je tente de fixer les raisons qu'on a de prendre courage devant la Vie et devant la Mort, je voudrais que, sur ce "moi", dont je suis bien obliger d'user, le lecteur se gardât de mettre aucune figure indéfinie. Comme dans le cas de Cézanne, il ne s'agit pas d'un portrait, mais bien d'une étude (Constantin-Weyer, *Source de joie*, 1932, p. 9-10).

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, il y a un goût pour l'exotisme, et les récits d'aventures sont très prisés dans les années vingt et trente, non seulement dans la littérature française mais aussi dans d'autres littératures. Maurice Constantin-Weyer va donc tout simplement exploiter cette légende du voyageur du Nord canadien et des Amériques en écrivant son œuvre: il va donc voyager «du cercle polaire au Mexique [...] par le truchement de son imagination» (Motut, 1989, p. 91).

Mais Constantin-Weyer n'est-il pas le vrai dans ses recueils de petits essais: *Manitoba* (1924), *Clairière* (1929), *Source de joie* (1932), *Le flâneur sous la tente* (1935)..., lorsqu'il raconte et décrit ses activités dans la région de Saint-Claude, la nature,

les paysages et les habitants des environs? Sa sœur, Marguerite Constantin-Fortin (1940), et sa mère, Amélie-Constantin-Bompard (1934, 2000) en font également écho.

CONCLUSION

Que Maurice Constantin-Weyer ait ou non voyagé dans les espaces de son œuvre de fiction, par son travail d'écriture, il a tout de même fait connaître l'Ouest et le Nord canadiens et leurs grands espaces à ses nombreux lecteurs français de l'entre-deux-guerres. Il a été l'un des auteurs français les plus lus pendant cette période. N'est-il pas le premier écrivain à avoir fait entrer l'Ouest canadien dans la littérature française?

Nous aimerions terminer sur une longue citation de Pierre Wanner, tirée de son article paru dans le journal *La Liberté* en 1931; il répond aux gens de Saint-Claude et aux détracteurs et critiques canadiens:

> […] Ces bons fermiers [de la région de Saint-Claude] ne peuvent concevoir qu'un mauvais agriculteur puisse être autre chose qu'un bon à rien. Ils ne peuvent comprendre que cet homme qu'ils ont vu, durant de longues années, mener une vie médiocre, oisive, humiliée, soit aujourd'hui célèbre dans une ville [Paris] où il est si difficile de l'être. Ils lui en veulent personnellement d'avoir réussi à briser ce milieu étroit, où ses facultés, jugulées, proliféraient pourtant sur un lit de paresse. Ils lui reprochent d'avoir pu, par la magie de son talent, s'émanciper de toute cette médiocrité et d'avoir, en définitive, créé de la poésie avec l'existence mesquine qu'il a subie pendant dix ans.
> Son talent: c'est bien la seule chose que prouve le plaidoyer des gens de Saint-Claude [...] Constantin a mené au Canada une vie dénuée de splendeur. Il ne fut pas le cow-boy aventureux, tour à tour marchand et voleur de chevaux, journaliste et bûcheron, fermier et chasseur, que son œuvre se plaît à nous montrer. Il fut mieux: il en fut le créateur (Wanner, 1931, p. 3).

NOTES

1. «Propos d'un octogénaire», texte inédit, Fonds Constantin-Weyer, archives de la Bibliothèque municipale de Nancy (France).

2. Après son second mariage, en 1920, il ajoute à son patronyme celui de sa nouvelle épouse, Germaine Weyer. Tous ses ouvrages et articles sont signés Maurice Constantin-Weyer, sauf le recueil de poèmes, *Les images* (1902).

3. Une partie de l'œuvre de Constantin-Weyer a été regroupée sous le titre «Épopée canadienne» – au contenu flou –, qui rassemble à la fois des œuvres de fiction (romans et nouvelles), des biographies romancées et des essais: *Vers l'Ouest* (1921); *Manitoba* (1924a), *La bourrasque* (1925), *Cinq éclats de silex* (1927a), *Cavalier de la Salle* (1927b), *Un homme se penche sur son passé* (1928a), *Clairière* (1929), *Du sang sur la neige* (1931a), *Champlain* (1931b), *Napoléon* (1931c), *Source de joie* (1932), *Une corde sur l'abîme* (1933), *Un sourire dans la tempête* (1934), *Telle qu'elle était en son vivant* (1936), *Autour de l'épopée canadienne* (1940 et *La Vérendrye* (1942). Le Canada est également présent dans plusieurs autres ouvrages de Constantin-Weyer, sans cependant être le lieu principal de l'action, mais aussi dans de nombreux articles. Toutefois, le travail de recenser tous ces articles reste à faire.

4. À cette époque, le service militaire en France dure trois ans. Mais, avec le décès de son père en 1897, Maurice Constantin devient soutien de famille, et son service militaire est réduit à un an.

5. Extrait d'une lettre de M. Constantin à sa mère, non datée de Toul (Fauchon, 1988, p. 7-8).

6. Dans au moins deux publications: un article sur le rat musqué canadien (Constantin-Weyer, 1928b) et une préface inédite pour une réédition d'*Un homme se penche sur son passé* (Constantin-Weyer, 1958), Constantin-Weyer lui-même indique bien qu'il est arrivé au Canada en 1903.

7. Maurice Constantin serait rentré de nouveau en France vers 1906 (année incertaine) pour y toucher probablement un héritage. Selon sa nièce, Renée de Villario, fille de Marie-Laure, née en 1903, – que nous avons rencontrée à Paris au printemps 1986 –, L'oncle Maurice lui aurait apporté une poupée du Canada vers l'âge de trois ans (Fauchon, 1989).

8. *Verbatim*, entretiens que nous avons eus avec Gabrielle Arbez, Irène Galliot, Marie Jobin-Clandenin et Marie Trémorin-Heiget à Saint-Claude, en avril 1989. Les enregistrements peuvent être consultés au Service des archives de l'Université de Saint-Boniface.

9. Nous aurons sans aucun doute l'occasion de revenir sur ce sujet dans un autre article – ou même dans un livre –, au fur et à mesure de l'avancement de nos recherches, notamment dans le Fonds Constantin-Weyer, déposé aux archives de la Bibliothèque municipale de Nancy (France).

BIBLIOGRAPHIE

CONSTANTIN, Maurice (1902) *Les images*, Paris, Librairie Léon Vanier, 74 p.

CONSTANTIN-BOMPARD, Amélie (1934) *Au pays des érables*, Tours, Mame, 160 p.

_____ (2000) «Le Canada conté à ma petite-fille, Renée de Villario», *Cahiers franco-canadiens de l'ouest*, vol. 12, nº 1, p. 47-74. [texte établi et présenté par André Fauchon]

CONSTANTIN-FORTIN, Marguerite (1940) *Une femme se penche sur son passé*, Paris, Livres Nouveaux, 198 p.

CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1921) *Vers l'Ouest*, Paris, La Renaissance du Livre, 251 p. [couverture illustrée d'un bois inédit de Gus Bofa]

_____ (1924a) *Manitoba*, Paris, Rieder, 134 p.

_____ (1924b) «Pour que M. le Maire de Nevers sache ce qu'est cette petite chose: LA MORT DES AUTRES», *Paris-Centre*, vol. 16, nº 5448 (23 janvier), p. 1.

_____ (1925) *La bourrasque*, Paris, Rieder, 249 p.

_____ (1927a) *Cinq éclats de silex*, Paris, Rieder, 159 p.

_____ (1927b) *Cavalier de la Salle*, Paris, Rieder, 285 p.

_____ (1928a) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Rieder, 228 p.

_____ (1928b) «La vie et la mort du rat musqué canadien», *Le journal des voyages*, vol. 4, nº 135, 20 décembre, p. 841-845.

_____ (1929) *Clairière*, Paris, Éditions Mornay, 212 p. [bois en couleurs de Pierre Falké]

_____ (1931a) *Du sang sur la neige*, Paris, À la Cité des Livres, 67 p.

_____ (1931b) *Champlain*, Paris Plon, 240 p.

_____ (1931c) *Napoléon*, Paris, Rieder, 216 p. [suivi de la nouvelle «Le danseur rouge»]

_____ (1932) *Source de joie*, Paris, Rieder, 229 p.

_____ (1933) *Une corde sur l'abîme*, Paris, Rieder, 253 p.

_____ (1934) *Un sourire dans la tempête*, Paris, Rieder, 241 p.

_____ (1935) *Le flâneur sous la tente*, Paris, Librairie Stock, 219 p.

_____ (1936) *Telle qu'elle était en son vivant*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 254 p.

_____ (1940) *Autour de l'épopée canadienne*, Paris, Librairie Floury, coll. «Figures et épisodes», 240 p.

_____ (1941) *La Vérendrye*, Toulouse, Didier, 142 p.

_____ (1958) *Un homme se penche sur son passé*, Tours, Compagnie des libraires et des éditeurs associés (Imprimerie Mame), 201 p. [avec une préface inédite de l'auteur]

CONY, Pierre (1973) «La vie et l'œuvre de Constantin-Weyer», *Cahier de l'Académie du Vernet*, Clermont-Ferrand, Imprimerie Egullion, p. 22-28.

FABRE, Gérard (2008) «Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel: une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française», dans CHARTIER, Daniel (dir.) *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, p. 37-54.

FAUCHON, André (1988) *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 186 p.

_____ (1989) «Maurice Constantin-Weyer et son séjour au Manitoba (1904-1914) [*sic*]», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, nº 1, p. 73-85.

_____ (2013) «Introduction à l'auteur», dans CONSTANTIN-WEYER, Maurice *La loi du Nord ou Telle qu'elle était en son vivant*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 1-32.

HAMELIN, Louis-Edmond (1968) «Un indice circumpolaire», *Annales de géographie*, vol. 77, nº 422, p. 414-430.

_____ (1975) *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, 458 p.

_____ (1977) «Contribution à l'histoire du mot "nord" en Occident», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 47, nos 1-2, p. 132-144.

JARRE, Stéphane (1987) «Des trous d'eau aux flots de lait: souvenirs vivants de Saint-Claude», *La Liberté*, vol. 73, nº 51 (3-9 avril), p. 11.

LARBAUD, Valery (1928) «Un Français, romancier du Canada», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, vol. 7, nº 322 (8 septembre), p. 1.

LEFÈBRE, Frédéric (1928) «Une heure avec Maurice Constantin-Weyer, lauréat du Prix Goncourt 1928», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, vol. 7, nº 321 (8 décembre), p. 1.

MARCHAND-BAZIN, Lucille (dir.) (1992) *Anecdotes: Saint-Claude, Manitoba (1892-1992)*, Saint-Claude, s.é., 295 p.

MILLE, Pierre (1928) «Un français au Canada: l'œuvre de Constantin Weyer», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, vol. 7 (24 novembre), p. 7.

MOTUT, Roger (1982) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 187 p.

_____ (1989) «Le Prix Goncourt 1928», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, nº 1, p. 87-93.

PARVILLEZ, Alphonse de (1929) «M. Constantin-Weyer, chantre du Canada», *Études*, 66e année, 5 février, p. 328-341.

RODRIGUEZ, Liliane (1986) «Préface», dans CONSTANTIN-WEYER, Maurice *Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, p. iii-v.

ROUQUETTE, Louis-Frédéric (1921) *Le grand silence blanc* (roman vécu d'Alaska), Paris, Ferenczi, 256 p.

WANNER, Pierre (1931) «Constantin-Weyer et les gens de Saint-Claude», *La Liberté*, vol. 19, nº 12, p. 3.